



LA FILLE AUX DIAMANTS

SOLÈNE GRANVILLE

Lauréat - Imaginaire

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Solène Granville

La Fille aux diamants

© Solène Granville, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1844-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Une petite difformité de la nature

I

On reconnaît souvent que la sagesse est la seule véritable richesse de l'homme. Thérèse Rodier n'était pas du tout d'accord, merci pour elle. Si l'expérience lui avait bien montré une chose, c'était que la richesse n'avait rien à voir avec la sagesse et ceux qui osaient proférer une telle ineptie n'avaient sans doute jamais eu à traîner leurs guêtres dans le purin et à épaissir la soupe avec des patates rances.

Dans ce Paris de 1698, la pauvreté faisait loi, seuls subsistaient ceux qui parvenaient à récolter quelques deniers et Mme Rodier ne voyait pas bien en quoi la sagesse allait l'y aider. La sagesse, c'était l'affaire des gros bourgeois, des nobles bouffis d'orgueil et des aristocrates qui pensaient pouvoir s'arroger le droit de tant d'arrogance. Il fallait les voir dans leurs belles perruques et leurs habits galonnés, traversant les ruisseaux fangeux et les tas de boue sur la pointe des pieds pour ne pas crotter leurs bas blancs. Ils aimaient parler, ces beaux diables mais leur grandiloquence ne durait que jusqu'à la collecte des impôts, qu'ils n'oubliaient jamais de réclamer par ailleurs. Que l'un d'eux sente sa fortune en danger et les envolées lyriques se faisaient tout à coup plus rares. Ah ça, quand il sentait la disette poindre, M. le marquis de la bourse plate en resserrait bien vite les cordons !

Oui, Thérèse Rodier savait d'expérience que la sagesse n'importait pas. Ce qui comptait, c'était les deniers. Les ronds, la braise, la vaisselle, les picaillons, la

mitraille. En bref, l'argent. La véritable richesse, c'était l'argent.

On aurait pu opposer qu'à défaut de la sagesse, les enfants représentaient au moins une richesse équivalente. Mais là encore, Mme Rodier aurait objecté. Elle aurait d'ailleurs objecté d'autant plus fort qu'elle était enceinte, et jusqu'au cou avec ça. C'était son quatrième, une bouche de plus à nourrir et cette fois, elle allait devoir s'en occuper seule car son mari avait eu l'indélicatesse de mourir quelques mois plus tôt. Un froid matin de février, Emile Rodier avait mis le pied dehors, sa semelle avait glissé sur une flaque de boue gelée et son gros corps avait dévalé la rue verglacée, avant que l'estomac n'aille se faire perforer par un clou rouillé qui attendait au bas de la pente, saillant fièrement d'une porte en bois vermoulu.

Emile avait mis des jours à mourir en agonisant comme un dément dans le lit conjugal et son épouse était agacée à chaque fois qu'elle y repensait. Quel genre de gougnafier décide tout à coup de mourir à pareil moment, se disait-elle. Beaucoup d'entre nous auraient rétorqué, avec sagesse, que M. Rodier avait simplement été victime d'un accès de malchance mais comme nous commençons maintenant à le comprendre, Mme Rodier n'était pas sage et elle n'était pas d'accord non plus. Feu son époux était un fieffé jean-foutre, voilà tout. C'étaient bien les hommes ça, toujours partisans du moindre effort, toujours à trouver des excuses pour fuir les responsabilités. Voilà qu'on se plantait des clous rouillés dans le ventre maintenant !

Thérèse Rodier n'était certes pas connue pour son empathie, ni d'ailleurs pour sa gentillesse ou même sa conversation. Malgré ces défauts, il fallait tout de même reconnaître qu'elle n'était pas dépourvue d'un certain bon sens et elle n'avait pas eu à réfléchir bien longtemps pour conclure que la misère n'était pas une situation confortable. Or, avec la mort de son mari, la misère menaçait.

II

Pour remédier à ce fâcheux contretemps, elle envoya d'abord son fils aîné

dans la manufacture textile la plus proche. Le gérant en fut enchanté. La petite main-d'œuvre était sans nul doute une aubaine pour lui car les doigts fins des enfants parvenaient à réaliser des ouvrages plus délicats. De toute façon, il ne voyait pas bien l'intérêt de l'école et il avait un commerce à faire tourner : la prohibition lancée sur les Indiennes, ces tissus de coton très à la mode, n'avait pas freiné la demande dans la capitale ou au-delà de ses murs, et un peu de contrebande bien dosée ne pouvait que lui être bénéfique. La mère et le gérant s'entendirent sur l'affaire (dix sous et une miche de pain par jour) et le garçon n'eut pas son mot à dire. Dix ans, c'était un âge suffisant pour subvenir aux besoins de la famille mais pas assez pour moufter, ce qui était quand même bien pratique.

Thérèse Rodier quant à elle, trouva un emploi dans l'une des nombreuses blanchisseries du quai Pelletier. Elle était veuve et personne n'y trouva à redire. Les teinturiers et tanneurs se seraient sans doute bien passés d'une nouvelle blanchisseuse venue empiéter sur leurs plate-bandes mais la rivalité entre les corps de métiers n'était pas nouvelle et après tout, la Seine était à tout le monde et il fallait bien que le linge soit lavé. Oh bien sûr, on ne lavait pas les habits des riches pourceaux sur le quai Pelletier. Il n'y avait guère que les ouvriers pour accepter de faire dégraisser leurs affaires dans les eaux souillées du fleuve, dont la qualité n'était pas seulement dégradée par l'exutoire du grand égout qui se jetait dans la Seine au pont de Chaillot mais aussi par les cadavres qui remontaient de temps à autre à la surface. Mme Rodier ne se souciait guère de tous ces problèmes. Elle s'était même habituée aux odeurs putrides qui se dégageaient parfois. Les blanchisseuses rejetaient les eaux usées et les cendres de lessive usagée dans les rues attenantes et l'humidité constante n'arrangeait aucunement la putréfaction environnante. Paris puait, c'était indéniable et elle puait encore plus aux abords du fleuve. C'est dans ce quotidien monotone, cette atmosphère lourde et moite, cette pestilence constante que Thérèse mit au monde la plus étrange enfant que l'on ait vue depuis un âge.

III

Elle sentit les premières douleurs de l'accouchement le matin d'une journée de juin qui s'annonçait particulièrement chaude et en éprouva une certaine irritation. Quelle idée de naître par un temps pareil ! Toute la journée, elle travailla en supportant des élancements de plus en plus désagréables. Elle faisait macérer les toiles, les laissait sécher, réalisait le coulage, séchait à nouveau tout en maudissant l'enfant qui prenait son temps. Alors qu'elle réalisait la même opération pour la quatrième fois, elle n'y tint plus et prétextant un soudain malaise, se pressa de rentrer chez elle en adoptant une démarche assez singulière qu'elle aurait pu qualifier de comique si elle avait été dotée d'un sens de l'humour. Elle sentit que le moment était venu alors même que le soleil finissait sa course vers l'ouest.

Elle mit les enfants dehors, s'accroupit dans un coin de la mesure de la rue du Puits, poussa pendant quelques courtes minutes et l'enfant fit enfin son apparition sous les yeux horrifiés de sa mère, qui en avait pourtant vu d'autres. Si l'on n'y prêtait pas trop attention, c'était assurément un nouveau-né tout à fait normal, tout rose et tout dodu. Mais la petite fille dont nous allons conter l'histoire possédait des traits physiques singuliers : le long duvet qui ornait son crâne semblait être fait de filaments d'argent qui brillaient d'une bien étrange manière à la lueur de la bougie et lorsque l'enfant eut fini de pousser ses premiers cris et qu'elle ouvrit les yeux, des iris d'un gris métallique fixèrent sa mère avec intensité.

Celle-ci se targuait d'être d'une solide constitution mais elle ne put réprimer un frisson, qui lui parcourut lentement l'échine et remonta jusqu'à son cou avant de mourir sur ses bras. Diablerie ! Sa vie était déjà assez compliquée sans qu'on lui colle cette étrange enfant sur le dos. La clef de la survie, c'était la discrétion et il n'y avait absolument rien de discret dans la physionomie de ce bébé.

Thérèse songea un instant à noyer le nouveau-né dans un seau. Après tout, elle

aurait fait preuve de miséricorde, pensait-elle. La vie n'était qu'une suite de complications et une telle tare physique ne pouvait que nuire à la personne que ce bébé allait devenir. Mais elle oublia cette idée aussi vite qu'elle était venue. Les cloisons trop minces de la masure laissaient passer les secrets aussi bien que les courants d'air et cette perméabilité constante ouvrait la voie aux rumeurs. Les gens allaient poser des questions embarrassantes et elle n'avait pas très envie qu'un fouineur un peu trop curieux découvre le pot-aux-roses. Sa tête n'était peut-être pas très pleine mais elle y tenait et n'était que moyennement enchantée à l'idée de la voir rouler en place de Grève. Au reste et malgré ce qu'on pouvait penser, elle n'était pas dépourvue de quelques accès de compassion même si ce penchant, tout à fait curieux pour sa personnalité, lui provenait surtout de la crainte d'un châtement divin. Mme Rodier n'était pas la plus pratiquante des chrétiennes et elle n'entendait pas grand-chose à Dieu ou à la Bible, qu'elle était d'ailleurs incapable de lire, mais elle se disait que noyer un nouveau-né dans un seau devait probablement être rangé dans la liste des péchés.

Il fut alors décidé que le bébé resterait en vie et que ses frères et sœurs se chargeraient de son éducation en l'absence de la mère. Après quelques heures de réflexion, celle-ci s'était dit qu'après tout, le destin nous joue parfois de drôles de tours et qu'elle finirait bien par trouver un quelconque avantage à la présence de cette petite difformité de la nature dans sa maison. Thérèse Rodier n'avait pas tort. Ce dont elle ne se doutait pas alors qu'elle détaillait les grands yeux gris de cet étrange nourrisson, c'est que cette fois, le destin n'allait pas se contenter des petites facéties habituelles. Il allait accomplir l'un de ses plus beaux tours de force.

Chapitre 2

De la valeur des choses précieuses

I

La petite fille fut nommée Diane et il apparut rapidement qu'elle était d'une constitution fragile. Quelques heures à peine après sa naissance, elle commença à tousser de façon répétée. Ce n'était pas une toux rauque, elle n'avait rien de particulièrement inquiétant et ne laissait pas présager le pire. C'était une adorable petite toux de bébé, de celles qui naissent des particules de poussière qui virevoltent dans l'air et ne se laissent voir que dans un rayon de soleil, de cette atmosphère poudrée dont on semble ne jamais se débarrasser.

Les petits crachotements se répétèrent toutes les cinq minutes pendant deux jours entiers et il fallut moitié moins de temps à Thérèse Rodier pour regretter de ne pas avoir noyé sa progéniture. A l'aube du troisième jour, n'y tenant plus, elle cria à sa fille de cesser ses simagrées. Tout autre bébé de quelques jours à peine aurait sans doute hurlé de peur mais Diane n'était pas un bébé comme les autres. Elle eut un hoquet de surprise et devint rouge comme une tomate. Alors que son visage tournait au violacé, elle déglutit enfin, avec difficulté, et retrouva ses jolies couleurs de poupon en quelques secondes. La toux cessa, disparaissant comme elle était venue et Thérèse abandonna une fois encore ses velléités d'infanticide.

Après les premiers jours, le quotidien prit vite ses aises au sein de la vie de famille et le temps passa, puisque c'est ce qu'il sait faire de mieux. Il serait exagéré de dire que la famille Rodier était harmonieuse mais personne ne se